ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

**Revue semestrielle. Volume 12, N°1 – Janvier 2020
Lomé – Togo**

ADMINISTRATION DE LA REVUE PARTICIP'ACTION

Directeur de publication	: Pr Komla Messan NUBUKPO
Coordinateurs de rédaction	: Pr Martin Dossou GBENOUGA : Pr Kodjo AFAGLA
Secrétariat	: Dr Ebony Kpalambo AGBOH : Dr Komi BAFANA : Dr Kokouvi M. d'ALMEIDA : Dr Isidore K. E. GUELLY

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président: Serge GLITHO, Professeur titulaire (Togo)

Membres:

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Taofiki KOUMAKPAÏ (Bénin), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjaï Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Kazaro TASSOU (Togo), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Serge GLITHO
- Pr Ataféi PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

E-mail : participaction1@gmail.com

© Janvier 2020

ISSN 2071 – 1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

La taille des articles

Volume : 15 à 16 pages ; interligne : 1,5 ; pas d'écriture : 12, Times New Roman.

Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- Un **Résumé** en français qui ne doit pas dépasser 6 lignes (60 mots)
- Les **Mots-clés** ;
- Un résumé en anglais (**Abstract**) qui ne doit pas dépasser 8 (huit) lignes ; Ce résumé doit être traduit en français.
- **Key words** ;
- **Introduction** ; elle doit mettre en exergue la problématique du travail
- **Développement** ;
Les articulations du développement du texte doivent être titrées et/ou sous titrées ainsi :
 1. Pour le **Titre** de la première section
 - 1.1. Pour le **Titre** de la première sous-section
 2. Pour le **Titre** de la deuxième section
 - 2.1. Pour le **Titre** de la première sous-section de la deuxième section
 - 2.2. etc.
 - **Conclusion**
Elle doit être brève et insister sur l'originalité des résultats de la recherche menée.
 - **Bibliographie**

Les sources consultées et/ou citées doivent figurer dans une rubrique, en fin de texte, intitulée :

Bibliographie.

Elle est classée par ordre alphabétique (en référence aux noms de famille des auteurs) et se présente comme suit :

Pour un livre : NOM, Prénom (ou initiaux), (Année de publication). *Titre du livre (en italique)*. Lieu d'édition, Maison d'édition.

Pour un article : NOM, Prénoms (ou initiaux), (Année de publication). "Titre de l'article" (entre griffes) suivi de in, *Titre de la revue (en italique)*,

Volume, Numéro, Lieu et année d'édition, Indication des pages occupées par l'article dans la revue.

Les rapports et des documents inédits mais d'intérêt scientifique peuvent être cités.

La présentation des notes

La rédaction n'admet que des notes en bas de page. Les notes en fin de texte ne sont pas tolérées.

Les citations et les termes étrangers sont en italique et entre guillemets « ».

Les titres d'articles sont entre griffes “ ”. Il faut éviter de les mettre en italique.

Les titres d'ouvrages et de revues sont en italique. Ils ne sont pas soulignés.

La revue *Particip'Action* s'interdit le soulignement.

Les références bibliographiques en bas de page se présentent de la manière suivante : Prénoms (on peut les abrégier par leurs initiaux) et nom de l'auteur, *Titre de l'ouvrage*, (s'il s'agit d'un livre) ou “Titre de l'article”, *Nom de la revue*, (vol. et n°), Lieu d'édition, Année, n° de pages.

Le système de référence par année à l'intérieur du texte est également toléré.

Elle se présente de la seule manière suivante : Prénoms et Nom de l'auteur (année d'édition : n° de page). NB : Le choix de ce système de référence oblige l'auteur de l'article proposé à faire figurer dans la bibliographie en fin de texte toutes les sources citées à l'intérieur du texte.

Le comité scientifique de lecture est le seul juge de la scientificité des textes publiés. L'administration et la rédaction de la revue sont les seuls habilités à publier les textes retenus par les comités scientifiques et de relecture. Les avis et opinions scientifiques émis dans les articles n'engagent que leurs propres auteurs. Les textes non publiés ne sont pas retournés.

La présentation des figures, cartes, graphiques... doit respecter le format (format : 12,5/26) de la mise en page de la revue *Particip'Action*.

Tous les articles doivent être envoyés aux adresses suivantes : **participation1@gmail.com**

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de 50.000 francs CFA (soit 75 euros ou 100 dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste: **Fluidité identitaire et construction du changement: approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. Impostures et figures de l'imposteur dans le theatre d'Afrique noire francophone
Komi Seexonam AMEWU.....9
2. The Quest for Cultures Adequacy through Tricksters Characters in Louise Erdrich's *Love Medicine*
Amédée NAOUNOU.....25
3. Literary Onomastic Study of *The Autobiography of Miss Jane Pittman* by Ernest Gaines: An Attempt to Eradicate Racial Stratification in the South
Kouassi Zamina JOHNSON.....43
4. Images de la femme dans l'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadjì : *Maimouna et Nini, Mulâtresse du Sénégal*
Gnabana PIDABI.....63
5. Le récit transpersonnel chez Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux : une reconfiguration postmoderne de l'écriture de soi
Abdoulaye DIOUF.....81
6. Isolement et Travail de deuil dans "A Temporary Matter" de Jumpha Lahiri
Alexandre NUBUKPO.....103
7. Personnalité et complexe dans *Almayer's Folly* (1895) de Joseph Ibrahima LÔ.....123
8. Immigration et altérité dans *inassouvies, nos vies* de fatou diome
Ndèye Astou GUEYE.....141

LINGUISTIQUE

9. Quelques aspects énonciatifs des contes africains : une analyse de kákâájè ví, conte baoulé
André-Marie BEUSEIZE.....165

10. Correcting Errors in Beninese EFL Classes: Case Study of some Secondary Schools Evariste Assogba KOTTIN	181
11. Problematique de la concatenation des consonnes en nawdm Méterwa akayaou OURSO & Djahéma GAWA	195

PHILOSOPHIE ET SCIENCES SOCIALES

12. Pouvoir exécutif et gouvernance en Afrique Ebisseli Hyacinthe NOGBOU	213
13. La prostitution et ses emplois indirects: un moyen d'amélioration des conditions de vie dans la ville de Bouaké? Yao Jean-Aimé ASSUE	225
14. La soumission de la société africaine tribale au sacré, une antinomie à la libre pensée Django KOUAMÉ	251

LE RECIT TRANSPERSONNEL CHEZ MARGUERITE YOURCENAR ET ANNIE ERNAUX : UNE RECONFIGURATION POSTMODERNE DE L'ECRITURE DE SOI

Abdoulaye DIOUF

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

Résumé

Le récit transpersonnel, en réorientant l'écriture de soi vers une perspective altruiste, récuse toute idée d'individualité accomplie et met en question autant qu'en ordre, déconstruit autant qu'il agence les fondements intimistes de l'autobiographie canonique. Il met en œuvre des catégories à travers lesquelles il livre ses injonctions de lecture. Celles postmodernes de « fin des métarécits de légitimation », d'« élargissement de l'individualisme » et d'« impureté » nous paraissent pertinentes pour comprendre ses présupposés théoriques qui en donnent l'effectivité, et les récits yourcenarien et ernausien illustratifs en ce qu'ils offrent des pratiques d'écriture qui en assurent l'efficacité.

Mots-clés: Récit transpersonnel, autobiographie, déni de soi, postmodernité, délégitimation, individualisme, impureté, transgénéricité.

Abstract

In writing the self in an altruistic perspective, the transpersonal narrative rejects any idea of accomplished individuality. It calls into question, orders, and deconstructs as much as it organizes the intimate foundations of canonical autobiography. It implements categories through which it should be read. The postmodern categories of the “end of meta-narrative legitimization,” of the “spread of individualism,” and “impurity” seem relevant to us to understand its theoretical presuppositions which give it the effectiveness as well as the Yucatan and Ernausian narratives that illustrate it as they offer writing practices that ensure its effectiveness.

Keywords: Transpersonal narrative, autobiography, self denial, postmodernity delegitimation, individualism, mpurity, transgeneracy.

Introduction

Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux articulent une interface esthétique curieuse : l'une dédie une œuvre à sa généalogie maternelle (*Souvenirs Pieux*, 1974), une autre à sa lignée paternelle (*Archives du Nord*, 1977) et une troisième (*Quoi ? L'Éternité*, posthume, 1998, inachevé) à sa propre enfance. Sur les mêmes traces, l'autre consacre une première œuvre à son père (*La Place*, 1983), une seconde à sa mère (*Une femme*, 1987) et une troisième à elle-même (*La Honte*, 1997). Par le biais du prestige de la consécration glorieuse, les noms des deux auteurs se voient encore liés dans d'autres circonstances : en 2017, la Société civile des auteurs multimédia (SCAM) décerne le « prix Marguerite-Yourcenar » à Annie Ernaux pour couronner l'ensemble de son œuvre. Mieux, et c'est cette perspective qui nous intéresse particulièrement, lorsque M. Yourcenar (1980, p. 205) récuse littéralement le « culte de la personnalité » dans l'écriture, A. Ernaux (1983, p. 32) semble lui répondre en écho en affirmant vouloir s'arracher systématiquement « du piège de l'individuel ». À l'écart du prototype de l'autobiographie moderne, sous le modèle rousseauiste du genre, qui faisait de l'affirmation narcissiste le fondement de l'écriture de soi, Marguerite Yourcenar se positionne, de ce point de vue, comme l'un des pionniers d'une écriture autobiographique altruiste où l'exploration de soi-même se fait à travers l'autre. Elle inaugure ainsi, dans le sillage de la multiplication des modèles de récit de soi dans les années 80, ce que B. Blanckeman (2001, p. 78) appelle le « récit transpersonnel » dont il justifiera l'appellation, par opposition à l'autofiction où la figure de l'autre est intériorisée, « par souci de nuance autant que par commodité critique » :

Si le récit autofictionnel s'attache à mettre en verbe l'autre du moi, un certain type de récit autobiographique semble préoccupé par le moi en l'autre. On l'appellera par commodité récit transpersonnel. Le moi ne s'y peut saisir que dans la fuite, l'échappée hors de ses contours, la mise en forme de son autoliquidation. Au moi individualisé et intimisé du récit autofictionnel

s'oppose un je impersonnel, un assemantème du récit, en peine de figuration singulière, en veine de prospection variable' (B. Blanckeman, 2008, p. 22).

Quelques années plus tard, A. Ernaux apparaîtra comme l'un des plus vigoureux continuateurs de cette nouvelle approche du récit autobiographique: « Le je que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi" : une forme transpersonnelle, en somme » (1994, p. 221).

En dépassant la question du déni de soi et les procédés narratifs et stylistiques qu'elle met en œuvre, sous le prisme desquels on a déjà largement pensé le récit transpersonnel, cet article avance l'idée que si cette variante de l'autobiographie est parvenue à créer de nouveaux sujets, c'est aussi parce qu'elle s'est fortement nourrie du savoir postmoderne. Cette articulation nous paraît d'autant plus pertinente que les années 80, qui ont vu apparaître des formes autobiographiques alternatives, ont été également marquées par la légitimation de l'individualisme hédoniste et du désir d'expression du moi, caractéristiques d'une société postmoderne qui semble ainsi reprendre autrement le programme d'oubli des avant-gardes en opérant le retour à la quête d'« identités ».

À partir des élaborations théoriques de Bruno Blanckeman sur le « récit transpersonnel » et des notions postmodernes d'« élargissement de l'individualisme » (Gilles Lipovetsky, 1983), d'« impureté » (Guy Scarpetta, 1985), de « fin des métarécits » (Jean-François Lyotard, 1979), il s'agira de voir comment *Souvenirs pieux* (1974) de Marguerite Yourcenar et *Une Femme* (1987) d'Annie Ernaux reconfigurent l'autobiographie conventionnelle en mettant en œuvre une nouvelle philosophie de l'être au monde qui propose un nouveau type de sujet (1), élargissant ainsi la notion d'« individualisme » (2) dans un moule qui ne s'accommode d'aucune appartenance générique fixe (3).

1. Pour une nouvelle philosophie de l'être au monde

En considérant que « L'être fuit, le moi est poreux ; s'en faire une image globale relève de la pure illusion » (M. Yourcenar, 1980, p. 7) et que l'idéal « c'est de penser et de sentir dans les autres, comme les autres [...] ont pensé et senti en moi » (A. Ernaux, 2003, p. 42), Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux conçoivent un nouveau type de sujet dont la définition procède d'une démarche de projection de soi dans la figure des autres (reconnaissance altruiste) dont on est issu pour se connaître (connaissance individuelle) et dans laquelle on se fonde pour se reconnaître en dernier lieu (identification). Il y a donc un espace amphibole de l'entre-deux, entre le soi (l'intimisme abyssal) et l'avant soi (l'altérité radicale), occupé par ce que D. Viart et B. Vercier (2005, p. 88) appellent le « récit de filiation » qui montre comment l'autobiographie « impose, au-delà de l'impossible récit de soi, le nécessaire récit des autres *avant* soi ». Avec une telle conception qui tranche avec la plénitude du sujet intimiste, les deux auteurs semblent apporter une forme de réponse à la crise du sujet qui s'accroît de plus en plus tout au long du XXe siècle :

Depuis le milieu des années 1970, les récits de soi constituent autant de tentatives circonstanciées pour instituer de nouvelles approches du sujet qui tiennent à distance et son hypostasie classique, un peu trop intégriste, et sa liquidation moderne, un peu trop totalitaire. Pour cela les écrivains testent des dispositifs narratifs ouverts au jeu, au doute, à leurs propres lignes de fuite, qui altèrent l'image de soi ainsi que la pratique strictement biographique et analytique du récit (B. Blanckeman, 2007, p. 100).

Dans le sillage de la philosophie ricœurienne « du soi-même comme un autre », le « moi » se voit alors remplacé par « soi » à travers un mouvement où il s'écrit pour se proscrire, se déconstruit pour mieux se reconstruire. Avec cette conception de l'être, les deux auteurs se situent donc du côté de la perspective transpersonnelle qui émerge dans un contexte où la littérature contemporaine, marquée par la transativité, consacre, selon D. Viart (2001, p. 317-336), « le retour du sujet, le retour du récit et le retour du réel ». Ce retour s'opère dans un contexte postmoderne où le Moi réapparaît à la suite de la fin de la triple suspicion qui planait sur la subjectivité pendant la période

avant-garde des années 60-70 : « suspicion idéologique » portée par Althusser et sa théorie de l'histoire comme « procès sans sujet » où l'individu était un simple « agent » des rapports sociaux, « suspicion psychanalytique » qui concevait le « moi » comme un leurre narcissique et « suspicion littéraire » avec la proclamation de « la mort de l'auteur » (G. Scarpetta, 1985, p. 284).

Dans ce contexte, le « je » qui raconte (récit) la vie (réelle) de ses parents, dans *Souvenirs pieux* et *Une Femme*, se constitue en même temps (en tant que sujet) dans une histoire qui l'inclut et subsume sa propre personne (transpersonnel). Cette nouvelle philosophie de l'être au monde débouche sur une autre conception du sujet, de son identité et du rapport à soi en phase avec une civilisation postmoderne qui épèle la ruine des certitudes et de l'identité fixe; une identité complexe et composite entre revendication d'une spécificité et recherche de ses composantes constitutivement hétérogènes en dehors de toute expérience exclusivement individuelle. En cela, Marguerite Yourcenar, d'abord, et Annie Ernaux, ensuite, se rattachent à la pensée philosophique contemporaine de M. Foucault (1984, p. 1549) et G. Deleuze (1986, p. 107) qui envisagent la constitution du sujet dans un processus qui le place au carrefour de plusieurs forces (sociale, politique, familiale, biologique, etc.) exerçant certes une pression sur lui, mais face au déterminisme desquelles il peut toutefois se soustraire à travers ce que nous appelons un processus d'objectivation transpersonnelle. Dans ce contexte, toute tentative de définition du sujet à partir du déterminisme biologique n'aboutit à aucun résultat car, comme le note M. Yourcenar (1974, p. 57-58), « ce n'est pas seulement le sang et le sperme qui nous font ce que nous sommes, tout calcul de ce genre était faux au départ » :

Sans comparer le moins du monde mes oncles et mes tantes maternels à des météores, la trajectoire de leur vie m'apprend quelque chose. Mais il va sans dire que je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs cherchés entre ces personnages et moi. Les similitudes que ça et là je crois découvrir s'effilochent dès que je m'efforce de les préciser, cessent d'être autre chose que des ressemblances telles qu'il y en a entre toutes les créatures ayant existé.

Je me hâte de dire, d'ores et déjà, que l'étude de ma famille paternelle ne m'a guère, sur ce point, apporté davantage (M. Yourcenar, 1974, p. 157).

Et si ce déterminisme biologique n'est surtout pas pertinent chez Marguerite Yourcenar dans la définition du sujet, c'est, d'une part, sans doute en raison du fait que les métissages rhizomiques qui forment l'écheveau enchevêtré de l'identité généalogique rendent difficile toute idée de fixation en traits définitifs. D'autre part, il y a la distance qui la sépare de ses grands-parents et le fil mince qui la relie à sa mère qu'elle n'a pas connue, de sorte que la proximité avec elle se situe entre incertitude, espoir, appréhension, crainte, tourment. La preuve, à la différence d'Annie Ernaux qui a vécu avec sa mère et qui ressent sa mort comme un effondrement, Marguerite Yourcenar se dit plus déchirée par le départ de sa bonne Barbara avec qui elle a vécu pendant sept ans, que par la mort de Fernande; ce qui la conduit ainsi à s'insurger contre l'idée que la mort prématurée d'une mère est un désastre pour l'enfant : « Je m'inscris en faux contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente » (1974, p. 65). C'est la raison pour laquelle, Yourcenar situe les ressemblances et les différences avec sa famille à travers laquelle elle cherche à se connaître plus du côté de la culture : « La plupart des analogies sont de culture, mais la culture à partir d'un certain degré représente un choix, et nous ramène bon gré mal gré à un plexus d'affinités plus subtiles » (1974, p. 258). Ainsi, elle se reconnaît à travers son grand-oncle Rémo avec qui elle partage l'idée que les meilleures réponses aux questions humaines proviennent des Grecs. De ce point de vue, elle se situe dans la veine autobiographique du récit transpersonnel selon laquelle, d'après L. Demanze (2003, p. 119), « le sujet se constitue par confrontation, identification et réappropriation de soi à travers l'autre ». C'est également par le biais de la culture – la littérature – qu'Annie Ernaux tente de découvrir la vérité sur sa mère. En considérant par ailleurs l'écriture comme « une façon de donner », Annie Ernaux mime analogiquement la trajectoire de sa mère qui « aimait donner à tous, plus que

recevoir. Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner ?» (1987, p. 105-106). Il y a finalement une ressemblance (non pas biologique) entre la mère et la fille à travers un exercice de « don » (la mère donnant naissance biologiquement à sa fille) et de « contre-don » par le biais de ce que P-L. Fort (2006, p. 194) appelle « le corps glorieux textuel¹⁶ » (la fille donnant naissance scripturairement à sa mère). Et c'est pour s'éloigner de ce déterminisme strictement biologique que la mère « a cessé d'être [un] modèle » (1987, p. 63) pour Annie Ernaux : « J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais. Je lui faisais grief d'être ce que, en train d'émigrer dans un milieu différent, je cherchais à ne plus paraître » (1987, p. 63).

Cette tendance à saisir l'individu en dehors de ses propres contours, cette recherche d'une vérité hors de soi au moyen de ce qu'A. Ernaux (2003, p. 103) appelle une écriture de la « transsubstantiation¹⁷ », finit par vider la tentation nombriliste et l'illusion d'une singularité, caractéristiques de l'autobiographie canonique, montrant de la sorte que le récit transpersonnel s'érige sur les ruines de l'épanchement intime. En cela, on peut considérer son avènement comme le début du déclin du « grand récit de légitimation » (J-F. Lyotard, 1979, p. 62) qui présentait le « métarécit » de l'autobiographie conventionnelle comme un pourvoyeur de mythe :

[...] toute intimité, toute affirmation de personnalité s'évincent. Dans le récit transpersonnel, l'identité ne peut se saisir que dans la fuite, dans le déni de soi en tant que plénitude. Le moi s'affirme paradoxalement en effaçant ses propres contours, il cherche sa spécificité dans une reconstitution ardue de la mémoire familiale. Il rassemble les multiples atomes du passé généalogique, qui composent le gisement ignoré et décisif d'une identité archaïque de l'être (B. Blanckeman, 1996, p. 107).

¹⁶ Il fait ici une allusion au « corps glorieux » du Christ après la résurrection.

¹⁷ Annie Ernaux conçoit la « transsubstantiation » comme un procédé d'écriture qui consiste à transformer « ce qui appartient au vécu, au "moi", en quelque chose existant tout à fait en dehors de [sa] personne ». Par exemple, quand elle parle de la jalousie, elle considère qu'il ne s'agit pas de la sienne, mais de quelque chose « d'immatériel, de sensible » que tout le monde peut s'approprier.

On est là dans le principe postmoderne de l'éclatement du sujet et de la porosité dont parle A. K. Varga (1990, p. 11):

[...] la postmodernité, en déconstruisant les dichotomies et en effaçant les frontières, collabore, entre autres choses, à une esthétique généralisée. Contrairement à la tradition qui considérait l'art comme un moyen de policer la vie, la sensibilité contemporaine voit, selon Susan Sontag, dans l'art un moyen d'étendre notre expérience de la vie. L'art pénètre la vie, il fournit les moyens d'un comportement nouveau, d'une esthétisation de la quotidienneté.

E. Real (1988, p. 244) voit dans cette nouvelle conception du sujet les implications de la philosophie d'Héraclite selon laquelle « le seul moyen d'essayer de comprendre l'homme, de le cerner, est de l'envisager et de le dévisager à travers toute son histoire, dans cette succession d'instant qui ont constitué sa vie ». C'est l'expérience que tente Annie Ernaux dans *Une Femme* en essayant d'analyser le décalage entre le milieu d'origine (mi-prolétaire et mi-paysan) et le milieu second (monde bourgeois et cultivé de professeur de lettres qu'elle a intégré par la suite). En se demandant finalement si le moi existe, M. Douspis conçoit l'écriture de soi comme un processus d'écrasement du moi que nous considérons comme un arasement qui le place au niveau uniforme de « la pâte humaine » (M. Yourcenar). Elle retrouve là les fondements de la philosophie métaphysique bouddhique :

Pour Marguerite Yourcenar, la vie de l'individu se dilue dans l'histoire de son temps, qui elle-même se dissout dans l'histoire de l'espèce humaine et au-delà dans celle du cosmos et de l'univers. On rejoint alors la métaphysique bouddhique qui stipule que le temps comme le moi ne sont que des illusions et qui, selon Simone Proust, contribue largement à expliquer *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* (M. Douspis, 2010, p. 364).

Plus que dans la pensée bouddhique et la métaphysique occidentale, Douspis (2010, p. 368) voit également dans cette philosophie de l'être chez Marguerite Yourcenar des tangences avec la pensée scientifique contemporaine :

Mais l'humanisme que transmet Marguerite Yourcenar à la fin de sa vie n'est pas uniquement celui de la tradition moraliste occidentale ou de la mystique orientale. La pensée scientifique contemporaine contribue certainement à le façonner. D'une part, la notion d'« impermanence » de l'être et du temps propre au bouddhisme s'apparente étrangement aux lois établies par la physique quantique à propos du temps ou de la matière ; Marguerite Yourcenar pouvait donc trouver une sorte de confirmation de la métaphysique bouddhiste jusque dans les sciences dites dures.

En somme, avec l'idée d'« impermanence » de l'être toujours en fuite qui se saisit désormais moins dans la clôture d'un moi narcissique qu'à travers l'autre, on s'aperçoit de la manière dont Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux proposent une nouvelle philosophie de l'être au monde à l'origine d'un nouveau type de sujet dont l'individualisme se voit s'étendre à des proportions qui défient toute idée narcissiquement réductrice.

2. Le récit transpersonnel comme « élargissement de l'individualisme »

À rebours de la conception classique qui conçoit l'individu comme une entité homogène rationnelle imbue des valeurs de la modernité autour de l'universel, de la révolution et du progrès, G. Lipovetsky (1983, p. 13-14) envisage la société post-moderne¹⁸ en rapport avec un élargissement de l'individualisme sous la forme d'un éclatement qui privilégie des « logiques duales » et une « coprésence souple des antinomies » :

La culture post-moderne représente le pôle "superstructurel" d'une société sortant d'un type d'organisation uniforme, dirigiste et qui, pour ce faire, brouille les ultimes valeurs modernes, rehausse le passé et la tradition, revalorise le local et la vie simple, dissout la prééminence de la centralité, dissémine les critères du vrai et de l'art, légitime l'affirmation de l'identité personnelle conformément aux valeurs d'une société personnalisée où

¹⁸ À la différence des autres critiques, il met un trait d'union dans l'orthographe du mot.

l'important est d'être soi-même, où n'importe quoi [...]. La fonction d'un tel éclatement ne fait guère de doute : parallèlement aux autres dispositifs personnalisés, la culture post-moderne est un vecteur d'élargissement de l'individualisme ; en diversifiant les possibilités de choix, en liquéfiant les repères, en minant les sens uniques et les valeurs supérieures de la modernité, elle agence une culture personnalisée ou sur mesure permettant à l'atome social de s'émanciper du balisage disciplinaire-révolutionnaire.

On s'aperçoit alors nettement de la manière dont la notion d'« élargissement de l'individualisme » de Lipovetsky permet véritablement de rendre compte de la perspective transpersonnelle plus acquise à l'ouverture des possibles qu'à l'enfermement. Chez A. Ernaux (2003, p. 139), il se présente à travers une conception large de l'intime qui lui enlève toute forme de pureté en l'ouvrant à des catégories socio-historiques plus englobantes : « L'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire ne seraient pas présents est inconcevable ». Mais cet éclatement est surtout à la mesure de sa « propre déchirure sociale » (de petite fille d'épiciers-cafetiers, allant à l'école privée, faisant des études supérieures) qu'elle présente de manière insistante dans *L'écriture comme un couteau* comme une « déchirure culturelle : celle d'être "une immigrée de l'intérieur" de la société française » (A. Ernaux, 2003, p. 34), « l'exploration du conflit culturel [...], écartelée entre [son] milieu familial et l'école » (2003, p. 47), une « situation de transfuge » (2003, p. 57) qui à la fois appartient et n'appartient pas à la bourgeoisie intellectuelle qu'elle a intégrée en abandonnant sa condition sociale de femme issue du monde des dominés. Toutes choses qui révèlent un écartèlement éminemment postmoderne symptomatique donc d'un individualisme brisé, que l'écriture essaie de résorber à partir d'une posture qui reconnaît la culpabilité de la trahison commise sous la forme d'une amende honorable.

L'ancrage postmoderne du récit transpersonnel lui permet donc de dépasser le nombrilisme de l'autobiographie canonique fondé sur le narcissisme, en opérant un *aggiornamento* de l'individualisme qui intègre le

critère de la dissémination en se cherchant désormais en l'autre vers lequel on se projette. Encore que là aussi, il y a lieu de relativiser la dimension solipsiste du narcissisme autobiographique car, comme le note Lipovetsky (1983, p. 16), le narcissisme n'est pas une déconnection littérale du social, mais une réduction de la charge émotionnelle investie sur l'espace public et, corrélativement, un accroissement des priorités de la sphère privée. De ce point de vue, il est « inséparable d'un engouement relationnel particulier » avec surtout la tendance contemporaine aux regroupements et aux associations à travers ce qu'il appelle le « Narcissisme collectif » (1983, p. 17). C'est pourquoi, pour replacer Narcisse (identité individuelle) dans l'ordre des circuits et des réseaux intégrés (la généalogie familiale et littéraire dans le cas du récit transpersonnel), il conclut sur la dimension altéritaire de l'individualisme postmoderne (néo-narcissisme) à l'origine de son élargissement en affirmant que « L'ultime figure de l'individualisme ne réside pas dans une indépendance souveraine a-sociale mais dans les branchements et connexions sur des collectifs aux intérêts miniaturisés, hyperspécialisés [...]» (Lipovetsky, 1983, p. 16).

Dans le récit transpersonnel, cela donne lieu, au niveau de l'organisation diégétique, à une multiplication des micro-récits à partir de différents points de vue comme on peut en trouver dans *Souvenirs pieux* avec ceux, par exemple, des oncles Octave Pirmez et Rémo, d'Arthur, de Fernande, etc. C'est la preuve, comme le note G. Lipovetsky (1983, p. 14), que même si le procès de la personnalisation, qui a abouti à la société post-moderne, est à l'origine d'une « discontinuité dans la trame de l'histoire », il apparaît aussi qu'« il poursuit néanmoins par d'autres voies l'œuvre qui court sur des siècles, celle de la modernité démocratique-individualiste ». Le récit transpersonnel la véhicule, non plus sous le mode de l'étouffement qui subordonne l'individuel à des règles uniformes et collectives, mais plutôt à travers un processus subtil et libre de projection en l'autre de la généalogie familiale. À ce propos, Lipovetsky rappelle que la fin de l'âge moderne a été marquée par la postulation de deux logiques contradictoires – la société disciplinaire et le

procès de la personnalisation –, montrant ainsi comment la postmodernité apparaît en partie comme une continuation de la modernité dont elle généralise une tendance jugée minoritaire à l'époque. D'ailleurs, les deux faces du procès de la personnalisation qu'il identifie (dispositifs déstandardisés qui dénoncent le conditionnement généralisé imposé par les appareils de pouvoir et volonté d'autonomie et de particularisation des groupes et des individus) se trouvent investies par le récit transpersonnel. Cela donne lieu à plus de liberté à l'individu qui se cherche en l'autre sans contours assignables dans un flot de déterminations aux multiples formes.

C'est cette logique dans la pensée qui conduit M. Yourcenar (1974, p. 12) à se « poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit [elle], [elle] n'en pui[t] douter sans douter de tout ». C'est pourquoi B. Blanckeman (2001, p. 74) note, dans le sillage du dynamisme postmoderne, que les récits transpersonnels « démettent toute position d'individualité accomplie » car l'identité se dissout dans des liens généalogiques et familiaux en fuite. C'est le prototype de cette nouvelle forme d'individualisme que G. Lipovetsky (1983, p. 144-145) présente en mettant en scène

Un individu libre à terme [qui] est mobile, sans contours assignables; son existence est vouée à l'indétermination et à la contradiction. [...] l'individu peut apparaître, de ce fait, sous un aspect personnalisé, autrement dit fragmenté, discontinu, incohérent.

Le récit de Marguerite Yourcenar en donne le signal avec la citation en épigraphe de Koan Zen qui, à l'envers de la traditionnelle question de l'autobiographie – Qui suis-je? –, se demande : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés? », indiquant ainsi que l'être est saisi à travers ce qui l'a précédé. Cela prouve, comme le note P. Ricœur (2000, p. 126), que « L'identité personnelle est une identité temporelle » qui se saisit en faisant l'histoire d'une vie. C'est cela qui explique que toute la

réflexion dans *Souvenirs pieux* et *Une Femme* se situe dans la béance d'un entre-deux qui tente de saisir « l'être que j'appelle moi » (M. Yourcenar, 1974, p. 11) et l'être confus qui cherche sa « place » (A. Ernaux, 1983) entre la mi-paysanne qu'elle avait été et la bourgeoise cultivée qu'elle est devenue.

Avec l'éclatement de l'individualisme qui replace l'identité à la croisée du singulier et du collectif, ce sont plus les circonstances et les événements qui jouent dans la détermination de l'individu : « je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. » (M. Yourcenar, 1974, p. 11). Et chez elle tout comme chez Ernaux, c'est dans la technique de l'assemblage de ces faits qu'on y arrive à la manière d'un véritable ethnologue, même si par quelque endroit les supports mémoriels diffèrent chez les deux auteurs :

Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejointoyer pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, ça et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme (M. Yourcenar, 1974, p. 12).

Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler des mécanismes plus généraux et collectifs (A. Ernaux, 2003, p. 42).

Dans le contexte postmoderne, les principaux attributs de ce récit de filiation, qui cherche à saturer l'individualisme d'altérités, sont donc : l'enquête (une dimension heuristique fondée sur des hypothèses séminales de la recherche), le recueil (des préférences subjectives des ascendants, leurs

axiologies, paroles, gestes, etc.), leurs effets sur l'itinéraire existentiel des descendants. Sous ce rapport, l'identité du sujet échappe à la singularité et se saisit aux confluents d'appartenances communes. C'est pourquoi Marguerite Yourcenar, pour donner une orientation transpersonnelle à son récit, opère un grand détour (le titre de « Labyrinthe du monde » qui regroupe les trois tomes symbolise toute la quintessence de cette orientation) avec le récit de ses arrière-grands-parents, de ses grands-parents et de ses parents, de ses oncles et tantes en espérant « discerner chez ces personnes certains traits qu'[elle] pourrai[t] retrouver en [elle] » (1974, p. 147) :

Il s'agit pour moi de donner une pensée à ces millions d'êtres qui vont se multipliant de génération en génération (deux parents, quatre grands-parents, huit bisaïeux, seize trisaïeux, trente-deux quadrisaïeux), à l'immense foule anonyme dont nous sommes faits, aux molécules humaines dont nous avons été bâtis depuis qu'a paru sur la terre ce qui s'est appelé l'homme (M. Yourcenar, 1980, p. 203).

La constitution d'un caractère se situe au carrefour de plusieurs déterminations qui conjoignent tempérament patrimonial issu de ramifications généalogiques et caractéristiques du milieu :

La moitié de l'amalgame dont je consiste était là. La moitié ? Après ce rebrassage qui fait de chacun de nous une créature unique, comment conjecturer le pourcentage de particularités morales ou physiques qui subsistaient d'eux ? Autant disséquer mes propres os pour analyser et peser les minéraux dont ils sont formés. Si, de plus, comme j'incline chaque jour davantage à le croire, ce n'est pas seulement le sang et le sperme qui nous font ce que nous sommes, tout calcul de ce genre était faux au départ (M. Yourcenar, 1974, p. 57-58).

Pour Annie Ernaux, la découverte de la vérité sur sa mère ne peut se faire en étant sous l'emprise littérale des souvenirs individuels, mais plutôt dans le détachement des images affectives. Distance, distanciation et objectivité deviennent chez toutes les deux les principales méthodes de

reconstitution qui permettent de donner sens aux souvenirs, fussent-ils individuels. Ici, même si les deux auteurs arrivent au même résultat – se saisir en l'autre – les outils de quête de la vérité sur la mère diffèrent d'un cas à un autre : ils sont plus immatériels chez Ernaux où l'on se fie moins aux témoignages extérieurs et plus à la dimension mémorielle. En atteste l'épisode raconté à la fin d'*Une Femme* où une tante voulait lui apprendre des fréquentations de ses parents dans les cabinets à l'usine avant leur mariage. Elle lui oppose le filtre de l'éviction, préférant ne rien savoir de plus sur elle que ce qu'elle a su pendant qu'elle vivait (A. Ernaux, 1987, p. 105). Par contre chez Marguerite Yourcenar, l'entreprise oscille entre des bribes de souvenirs, des informations tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepin, des pièces authentiques à la mairie ou chez des notaires, mettant ainsi en œuvre une véritable écriture de l'archive. Somme toute, chez l'une comme chez l'autre, le passé n'est plus convoqué de manière nostalgique conformément à la tradition de l'autobiographie classique :

J'essaie de ne pas considérer la violence, les débordements de tendresse, les reproches de ma mère comme seulement des traits personnels de caractère, mais de les situer aussi dans son histoire et sa condition sociale. Cette façon d'écrire, qui me semble aller dans le sens de la vérité, m'aide à sortir de la solitude et de l'obscurité du souvenir individuel, par la découverte d'une signification plus générale. Mais je sens que quelque chose en moi résiste, voudrait conserver de ma mère des images purement affectives, chaleur ou larmes, sans leur donner de sens (A. Ernaux, 1987, p. 52).

Dans ce contexte, le « je » énonciatif qui construit l'identité dans les récits de Yourcenar et d'Ernaux devient le dépôt sédimentaire d'expériences collectives :

Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la *valeur collective du « je »* autobiographique et des choses racontées. [...] La valeur collective du « je », du monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle qui sont les nôtres dans la vie, c'est

la possibilité pour le lecteur de s'appropriier le texte, de se poser des questions ou de se libérer (A. Ernaux, 2003, p. 73).

Finalement l'identité du « je » s'abolit dans la généralité du projet des auteurs exprimée dès le seuil de leurs textes à travers l'indéfini qui accompagne le titre *Une Femme* (Annie Ernaux) et les nombreux « souvenirs pieux » loin de l'attraction d'une spécificité (dans le récit de Marguerite Yourcenar), montrant ainsi, par ailleurs, comment le récit transpersonnel (dans lequel celui qui raconte ne coïncide pas avec les personnages dans le récit) met en question les fondements du pacte autobiographique décliné par Ph. Lejeune (1975, p. 15) autour de l'identité onomastique des trois instances (auteur = narrateur = personnage). C'est cette dissémination de l'identité qui devient ainsi transpersonnelle que B. Blanckeman (2008, p. 22) veut souligner lorsqu'il affirme que

La personnalité narratrice se désagrège dans une reconquête systématique de l'identité familiale, de la mémoire du groupe, celle partagée de la petite enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, celle présumée des existences éparses avant la naissance ; elle semble s'y recomposer, à l'intersection des déterminations communes qui arrache la personnalité à l'attraction de la singularité totale.

En bref, le récit transpersonnel, en fondant sa diégéticité sur l'ancrage généalogique et familial au lieu de partir d'un moi individualisé, s'approprie à sa manière l'« élargissement de l'individualisme » que Gilles Lipotsky considère comme une caractéristique de la société post-moderne. Mais avec un tel éclatement de l'individualisme, peut-on circonscrire le récit qui le véhicule dans une seule forme?

3. Transgénéricité postmoderne du récit transpersonnel

L'essence de la postmodernité se situe dans l'absence de frontières en toute chose, dans le contexte d'un règne de l'entremêlement en littérature qui porte ainsi à son paroxysme la réflexion sur le régime de généricité. Ce sont les « porosités internes » de la littérature de notre temps dont parle B.

Blanckeman (2007, p. 91) en termes de « contraintes typologiques » qui s'estompent, de « seuils génériques » qui s'interpénètrent et de « friabilité externe » qui permet aux sciences humaines et aux sciences sociales de se constituer en supports de création dont le contact ouvre à une redéfinition des écritures de soi. En libérant l'art des crispations dogmatiques des avant-gardes qui l'arrachent aux illusions « darwiniennes » de la modernité fondées sur le progrès, la postmodernité sonne donc le glas de la pureté pour inaugurer ce que G. Scarpetta (1985, p. 20) appelle le règne de « l'impureté » :

[...] la période qui s'ouvre me semble en partie caractérisée par la fin du mythe (« moderne») de la spécificité ou de la pureté des arts – phase de confrontation, au contraire, de métissages, de bâtardises, d'interrogations réciproques, avec des enchevêtrements, des zones de contact ou de défi [...], des heurts, des contaminations, des raptus, des transferts.

C'est donc sous la forme d'une réponse aux mythologies de « l'art pur » que Scarpetta l'envisage par ailleurs en rapport avec le mélange des genres, dans le cadre de l'hétérogénéité dont parle J-F. Lyotard (1979, p. 8-9) pour figurer une nouvelle légitimation : « Le savoir postmoderne n'est pas seulement l'instrument des pouvoirs. Il raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable ». Mieux, comme il y a généralement une indissociabilité entre les éléments de contenus et le parti formel, il va sans dire que l'hétérogénéité constitutive du sujet et les frontières brumeuses du moi dans le récit transpersonnel se reflètent, de manière homologique, jusque dans la conception de l'œuvre à travers le phénomène de la transgénéricité. Pour B. Blanckeman (2001, p. 81),

En s'avancant ainsi comme un mixte littéraire, le récit se définit une identité textuelle brassée, agie de l'intérieur, en adéquation avec l'identité individuelle qu'il articule : à représentation transpersonnelle de l'individu, conception transgénéricité de l'œuvre. Si les formes littéraires nouvelles du récit de soi visent à construire une identité individuelle, elles refusent toute logique d'édification et mettent en trouble autant qu'en ordre, en doute autant qu'en forme, le sujet qu'elles composent [...].

On est alors, avec le récit transpersonnel, dans l'esthétique de la déconstruction propre au postmoderne qui remet en cause les genres figés. Cette ère de la voie postmoderne, c'est celle de l'impureté des formes et des contenus qui mêle des catégories distinctes.

Souvenirs pieux de Marguerite Yourcenar et *Une femme* d'Annie Ernaux souscrivent à cette dynamique intégrative en se déployant aux dépens des typologies génériques traditionnelles orientées dans le sens d'un tout organiquement lié, donnant ainsi à voir une nature protéiforme. Dans le premier récit, la critique a relevé la coexistence d'au moins cinq genres : la chronique familiale (celle des Cartier de Marchienne insérée dans l'histoire de la principauté de Liège et de la province du Hainaut), la biographie (de ses grands-oncles dont Octave Pirmez et Remo, celle de sa grand-mère Fernande, etc.), le roman (où l'auteur essaie de se mettre dans la peau de son personnage), l'essai (où elle donne son opinion personnelle sur la vie, l'homme, la société, etc.) et l'autobiographie (dans les séquences où elle raconte sa propre vie). Dans le même ordre d'idée, il y a également la manifestation d'un souci postmoderne ernausien qui refuse l'enfermement dans une catégorie générique, et, plus globalement, dans tout système formel de classification :

Mais au bout du compte, le label, le genre n'ont aucune importance, on le sait bien. Il y a seulement des livres qui bouleversent, ouvrent des pensées, des rêves ou des désirs, accompagnent, donnent envie d'écrire soi-même parfois. [...] La question des formes (je préfère cela au "genre", qui est une méthode de classification à laquelle je souhaite échapper) est centrale pour moi mais inséparable de la matière (A. Ernaux, 2003, pp. 52-53).

Une telle option transgénérique entre d'ailleurs en droite ligne avec son projet esthétique d'orientation littéraire dont les contours consistent à articuler plusieurs domaines pour aboutir à un dialogue entre histoire, sociologie et littérature dans un langage qui emprunte les mots à cette dernière et les faits aux deux autres, de manière à refléter cette philosophie de l'appartenance commune jusque même dans la forme de l'œuvre. Il en ressort une pluralité,

celle-là postmoderne, issue de l'échec des utopies révolutionnaires et du soupçon face à toute idée d'un sens unique et collectif :

Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée (A. Ernaux, 1987, p. 106).

Ce que j'espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l'histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu'il s'agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots. (C'est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité.) Mais je souhaite rester, d'une certaine façon, au-dessous de la littérature (A. Ernaux, 1987, p. 23).

Finalement, *Une Femme* d'Annie Ernaux devient ce récit qui raconte l'histoire d'une mère sans « histoire » qu'on veut sortir d'un milieu dominé où elle est née (sociologie) pour que sa fille devienne moins seule dans le monde dominant des mots et des idées (littérature). L'écriture acquiert ainsi chez Ernaux un pouvoir alchimique de ressuscitation qui dépasse le geste graphique et intellectuel pour l'élever à une dimension éthérée où elle a l'impression d'évoluer avec sa mère dans un temps et un lieu où elle l'imagine vivante : « On ne sait pas que j'écris sur elle. Mais je n'écris pas sur elle, j'ai plutôt l'impression de vivre avec elle dans un temps, des lieux où elle est vivante » (A. Ernaux, p. 68). Voilà ainsi décliné tout l'enjeu du récit transpersonnel chez Ernaux, au point de contact entre l'éthique et de l'esthétique :

En écrivant, je vois tantôt la « bonne » mère, tantôt la « mauvaise ». Pour échapper à ce balancement venu du plus loin de l'enfance, j'essaie de décrire et d'expliquer comme s'il s'agissait d'une autre mère et d'une fille qui ne serait pas moi. Ainsi, j'écris de la manière la plus neutre possible, mais certaines expressions (« s'il t'arrive un malheur ! ») ne parviennent pas à l'être pour moi comme le seraient d'autres, abstraites (« refus du corps et de la

sexualité » par exemple). Au moment où je me les rappelle, j'ai la même sensation de découragement qu'à seize ans, et, furtivement, je confonds la femme qui a le plus marqué ma vie avec ces mères africaines serrant les bras de leur petite fille derrière son dos, pendant que la matrone exciseuse coupe le clitoris (A. Ernaux, 1987, p. 62).

Conclusion

À partir de l'idée que trop d'identité individuelle tue l'identité, Marguerite Yourcenar et Annie Ernaux tentent de saisir le moi, de manière détournée, hors de ses propres contours en se cherchant à travers la généalogie familiale. En mettant en œuvre une écriture de la « dépersonnalisation » (Yourcenar) et de la « transsubstantiation » (Ernaux), elles minent les fondements nombrilistes de l'autobiographie canonique, proclamant ainsi le déclin du « grand récit de légitimation » de l'épanchement intime. De ce point de vue, le récit transpersonnel qu'elles décrivent opère une embardée qui conduit l'autobiographie de l'intériorité à l'antériorité. Cela passe par une nouvelle conception du sujet, dans le sillage de la philosophie d'inspiration foucauldienne et deleuzienne (le sujet au carrefour de plusieurs forces exogènes auxquelles il peut opposer une logique endogène), bouddhique (avec la théorie de l'« impermanence de l'être »), héraclitienne (on saisit l'individu à travers son histoire) et de la pensée scientifique contemporaine (avec les lois de la physique quantique sur le temps et la matière). De telles perspectives permettent à Marguerite Yourcenar et à Annie Ernaux d'orienter l'écriture autobiographique vers la postulation d'un universel-singulier. À travers cette nouvelle philosophie de l'être au monde – où le sujet yourcenarien et ernausien se constitue dans un processus de confrontation, d'identification et de réappropriation de soi en l'autre –, c'est l'individu en tant qu'entité homogène qui concède à l'éclatement de sa forme. Il en résulte l'« élargissement de l'individualisme » dont parle G. Lipovetsky qui s'ouvre au collectif dont les intérêts se trouvent miniaturisés (Narcisse dans des réseaux intégrés). Éclatement de l'individu, mais éclatement aussi de la forme du récit qui épouse les contours de plusieurs autres genres (biographie, chronique,

roman, autobiographie, essai, etc.) et domaines du savoir (histoire, sociologie, mythe, etc.), mettant ainsi rudement en question la mythologie de l'« art pur » au profit du règne de l'« impureté », en étroite relation avec l'hétérogénéité constitutive de l'identité aux confluent de déterminations communes. Pour toutes ces raisons, *Souvenirs pieux* et *Une Femme* donnent à voir un ancrage dans la culture déconstructionniste de la postmodernité.

Même si la conception yourcenarienne et ernausienne du récit transpersonnel laisse apparaître de larges points de recoupement, il y a lieu cependant de souligner, surtout chez Ernaux, du moins dans *Une Femme*, une inclination à s'appuyer plus sur une donnée immatérielle (la mémoire individuelle) pour reconstituer des faits que Yourcenar ouvre plus amplement à des sources matérielles extérieures (photographies, reliques, écrits d'érudits locaux, etc.). Est-ce là une tendance vers l'intériorisation des supports de validation du récit transpersonnel dans une de ses manifestations récentes?

Références bibliographiques

- BLANCKEMAN, Bruno, 1996, « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel, » *Cahiers de recherche sociologique*, (26), pp. 103-113.
- , 2001, « Identités narratives du sujet, au présent : récits autofictionnels/récits transpersonnels », *Elseneur : se raconter, témoigner*, n° 17, pp. 73-82.
- , 2007, « L'épreuve du récit, ou le gain de soi », in Dion, Robert, Fortier, Frances, Havercroft, Barbara, Lüsebrink Hans-Jürgen (éds), *Vies en récit : formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Montréal, Nota bene, coll. « Convergences », pp. 91-105.
- , 2008, *Les récits indécidables. Jean Échenoz, Hervet Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- DELEUZE, Gilles, 1986, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit.
- DEMANZE, Laurent, 2003, « Gérard Macé, une écriture en miroir, » *Roman 20/50*, n° 35 (juin), pp. 119-128.
- DOUSPIS, Mireille, 2010, « Autobiographie : équilibre entre classicisme et modernité, » in Poignault Rémy (dir.), *La Réception critique de l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Clermont-Ferrand, SIEY, pp. 359-380.

- ERNAUX, Annie, 1983, *La Place*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folioplus classiques ».
- , 1994, « Vers un je transpersonnel », *RITM*, Université de Paris X, n° 6.
- , 2003, *L'Écriture comme un couteau*, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Paris, Éditions Stock.
- FOUCAULT, Michel, 1984, « Une esthétique de l'existence, » *Dits et écrits II: 1976-1988*, Quarto Gallimard.
- FORT, Pierre-Louis, 2006, « Dossier, » *réalisé sur La Place*, Paris, Gallimard, pp. 79-149.
- KIBEDI-VARGA, Aron, 1990, « Le récit postmoderne, » *Littérature*, no 77, pp. 3-22.
- LEJEUNE, Philippe, 1975, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil.
- LIPOVETSKY, Gilles, 1983, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- LYOTARD, Jean-François, 1979, *La Condition postmoderne*, Paris, Éditions Minuit.
- REAL, Elena, 1988, « Biographie, autobiographie et quête de soi, » dans *Marguerite Yourcenar : biographie, autobiographie*, Université de Valencia, pp. 243-251.
- RICŒUR, Paul, 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil.
- SCARPETTA, Guy, 1985, *L'Impureté*, Paris, Bernard Grasset & Fasquelle.
- VIART, Dominique, 2001, « Écrire au présent : l'esthétique contemporaine, » *Le Temps des lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du XXe siècle ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 317-336.
- & VERCIER Bruno, 2005, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas.
- YOURCENAR, Marguerite, 1974, *Souvenirs pieux*, Paris, Éditions Gallimard.
- , 1980, *Les Yeux ouverts*, entretien de Mathieu Galey avec Marguerite Yourcenar, Paris, Éditions Le Centurion